33

Longtemps l’âme se disait pneuma ou psyché: le  «souffle». En 1904, le philosophe américain William James faisait  l’hypothèse que «le souffle, qui fut le prototype de “l’esprit”, le  souffle qui sort de nous entre la glotte et les narines est [...] l’essence à partir de laquelle les philosophes ont construit l’entité  connue d’eux sous le nom de “conscience”17.» Aujourd’hui, à Engis,  la commune la plus meurtrie par le brouillard de 1930, la station  de mesure de la pollution atmosphérique enregistre régulièrement  des dépassements des normes européennes de concentration journalière en certains polluants. Nous respirons les airs d’une atmosphère façonnée par plus de deux siècles d’industries fossiles. Nous  ne sommes pas tout à fait sortis du brouillard de 1930.

Bien avant ces nuages contemporains il y eut d’autres brouillards  industriels et toxiques. Les brouillards qui envahirent Londres  tout au long de la seconde partie du xixe siècle en sont une bonne  illustration18. Au xxe siècle, la littérature scientifique retient trois  épisodes majeurs qui provoquèrent la mort subite de plusieurs  dizaines à plusieurs milliers de personnes. «Le brouillard mortel  de la vallée de la Meuse» de 1930 inaugure cette série, à laquelle  appartiennent également le «Smog mortel de Donora» de 1948 et le  «Smog de Londres» de 195219. L’histoire du brouillard mortel de la  vallée de la Meuse peut ainsi être conçue comme l’une des facettes  d’une histoire plus conséquente des altérations parfois mortelles,  souvent morbides, des conditions atmosphériques de la vie20. Elle  peut permettre de dégager quelques pistes pour comprendre comment des hommes ont réussi à rendre irrespirable le milieu conditionnant l’existence de populations entières.

Ce brouillard a cependant déjà une histoire. Au début des  années i960, l’Organisation mondiale de la santé publie une série  d’études sur la pollution de l’air au sein desquelles le brouillard  mortel de la vallée de la Meuse figure comme le premier volet de  ce triptyque de brouillards mortels et toxiques ayant contribué à  attirer l’attention des «milieux médicaux [sur les] contaminants de l’air21». Plus récemment, ce brouillard fut considéré comme l’occasion de la première publication scientifique démontrant la mortalité et la morbidité associée à la pollution atmosphérique22.

Ccs récits impliquent un temps linéaire, une flèche du temps  orientée par le dévoilement progressif des problèmes et de leurs  explications. Ils supposent un passé ignorant des causes et des  effets des phénomènes considérés. Ils se focalisent essentiellement  sur les modalités technico-scientifiques de production de connais-  sance et accordent aux experts scientifiques le mérite d’avoir  dévoilé et apporté les preuves nécessaires à leur compréhension.  En cela, ils empruntent une tournure relativement classique de  l’histoire des sciences23. Ainsi considéré, ce brouillard n’aurait  rien d’autre à nous dire que de célébrer l’occasion qu’il fut de la  première démonstration scientifique de la mortalité de la pollution atmosphérique. Il indiquerait un point où quelque chose de  nouveau serait survenu dans l’ordre des savoirs. L’énoncé «la pollution de l’atmosphère tue» est désormais plausible, soutenu par un  précédent et appuyé par une démonstration scientifique. C’est déjà  beaucoup, mais ce n’est pas suffisant.

Ces récits laissent dans l’ombre le terrain conflictuel à partir  duquel l’expertise initiale s’est façonnée, les récits qui débordent  le cadre qu’elle a emprunté, le déni premier de l’administration de  l’hygiène auquel elle fait suite, la supposant indemne des rapports  de force et des tensions du milieu duquel elle a émergé. Or, comme  les pages qui suivent tendent à le démontrer, ce n’était pas la première fois que la pollution de l’air tuait. Comment comprendre  dès lors que ce brouillard ait bien failli ne pas dépasser le stade de  l’incident météorologique? Pourquoi a-t-il fallu attendre ce brouillard et ces experts pour en permettre la démonstration ? Pourquoi  les corps des victimes, mortes et souffrantes, ne suffirent-ils pas?  Pourquoi eurent-ils besoin d’experts, de ces experts pour que les  émanations de l’industrie présentes dans la vallée soient officiellement (bien que partiellement) mises en cause et que ce brouillard  entre dans l’histoire? Pourquoi encore, cette démonstration une  fois effectuée, n’a-t-elle pas suffi à en éviter la reproduction, aussi  bien dans la vallée qu’en d’autres lieux, à d’autre échelles et selon  d’autres modalités? Pour répondre à ces questions, il est nécessaire de rouvrir l’enquête.

Par où commencer? Une des premières opérations à effectuer  pour rouvrir l’enquête peut consister à se saisir des conclusions de  l’expertise judiciaire (ce récit initial qui dresse les contours de tous les récits qui lui ont fait suite), à interroger le cadre qui a déterminé  sa forme et son contenu, à les ramener aux pratiques mobilisées  pour les établir, à les replonger dans le milieu où elles se sont formées et à interroger la légitimité des acteurs qui les ont façonnées.  Comment le déni initial de l’administration de l’hygiène a-t-il été  surmonté? Comment les enquêteurs ont-ils procédé? Qu’ont-ils vu  ou jugé légitime de voir et de relever ? Qu’est-ce qui, au contraire, est  demeuré invisible ou a été exclu par ces derniers? Autrement dit,  qu’ont-ils pris ou non en considération et comment cette sélection  a-t-elle été déterminée et justifiée? Enfin, comment les résultats de  cette enquête ont-ils (etc) orienté(s), informé(s) et contraint(s) (par)  la réponse des autorités politiques et administratives? Si l’experttise n’est pas indemne des circonstances dans lesquelles elle s’est  déployée, ces circonstances subissent en retour les effets de ses pratiques et de ses résultats. Il faudra dès lors être attentif à la manière  dont l’explicitation par les experts de la nature du brouillard mortel  a mis en jeu, reconduit et réaffirmé une légitimité différenciée des  acteurs à en parler, en même temps qu’une distribution relative des  perceptions et des éléments jugés pertinents à sa compréhension.

Ces questions et cette approche mettent en suspens l’idée selon  laquelle l’expertise participerait d’un simple «dévoilement» (neutre  et objectif) d’une situation préalablement obscure ou indéterminée. La pratique experte répond à une commande. Elle est une  activité de médiation entre science et politique, ou entre science et  justice. Elle s’articule à un processus décisionnel ou d’imputation  des responsabilités - ses commanditaires attendent de ses conclusions qu’elles informent leur décision ou leur jugement24. Pour ce  faire, clic filtre, opère des découpes, cadre et simplifie la situation  qù’elle a pour tâche d’expliciter, afin d’en dégager les éléments qui  Lüi semblent déterminants. Elle procède donc de choix qui, s’ils  «ont étayés, n’ont pour autant rien d’évident ni d’absolu. Par consé-  quent, les énoncés et les connaissances qu’elle produit sont relatifs  ; et partiels et ne peuvent prétendre épuiser ou épouser entièrement  î cette situation. Au contraire, l’expertise laisse immanquablement  certains éléments de cette dernière dans l’ombre, les jugeant négligeables ou difficiles à intégrer à l'enquête. Ces points ne désignent  toutefois pas un défaut de l’expertise, qu’il s'agirait de rectifier en  la ramenant au plus près de conditions plus «objectives», «pures»  ou «neutres». Certainement est-il difficile de rendre parfaitement  intelligible une situation qui par sa nature implique d’innombrables facteurs et dont les relations avec l’objet de l’enquête sont parfois difficilement appréhendables. Ceci tend à relativiser ou à  limiter la portée de l’expertise. Car tandis qu’elle identifie certains  facteurs et certaines relations, les rend visibles et déterminants,  elle en invisibilise d’autres, les rendant insignifiants. Faire voir  /c’est immanquablement laisser dans l’ombre. En ce sens, toute  / production de connaissance experte s’accompagne d’une production corolaire d'ignorance25, ce qui rend l’expertise, ses conditions  de production, ses choix implicites ou explicites, ses conclusions et  les décisions subséquentes, éminemment discutables.

Mais le seul recoure au temps relativement court des enquêtes  et des décisions politiques qui font suite au brouillard de 1930  n'est pas suffisant. Le cadre par lequel la catastrophe du brouillard  mortel de la vallée de la Meuse fut appréhendée puis définie est le  fruit d’une histoire, de la cristallisation et de la sédimentation progressive de manières de faire et de dire. Historiquement, des institutions, des acteurs, des pratiques et des savoirs se constituèrent  ou se substituèrent à d’autres pour rendre compte des relations  qu’entretiennent les corps aux environnements industrialisés. Ces  assemblages - d’institutions, d’acteurs, de pratiques et de savoirs -  favorisèrent, au détriment d’autres, des modes d’appréhension des  transformations environnementales et sanitaires engendrées par  l’industrialisation des territoires. La relativité circonstanciée de  l’expertise mentionnée plus haut se redouble ici d’une relativité historique et structurelle. Comment ces assemblages se sont formés?  Pourquoi tels types d'acteurs ou de pratiques s’imposèrent, furent  favorisés ou préférés à d’autres? Quels types de savoirs y furent  jugés pertinents ou furent spécifiquement produits pour rendre  compte de ces transformations ? Comment ces assemblages ont-ils  participé d’une certaine forme de gouvernement de l’industrialisation, qui, en 1930 et dans la vallée de la Meuse tout du moins, aboutit  à la production d’un brouillard toxique? De manière cette fois plus  générale, comme pour l’expertise, les savoirs ne sont pas indemnes  des circonstances dans lesquelles ils sont produits. Les formes d’intelligibilité qu’ils favorisent en minorent d’autres. Historiquement,  les savoirs qui formèrent la matrice d’appréhension des effets des  pollutions industrielles prirent la place de savoirs qui accordaient  davantage d'attention aux transformations réciproques des corps  et des environnements. Ils s’imposèrent dans un contexte institutionnel qui, en même temps qu’il en faisait la promotion, encourageait fermement l’industrialisation des territoires26. Ce processus,  décrit par des travaux historiques récents, fait dire que plutôt que de faire l'histoire d une lente «prise de conscience» contemporaine  du désastre écologique engendré par le développement technologique et industriel de nos sociétés occidentales, il est plus pertinent  [ de faire celle d’une production historique (scientifique et politique] d'une certaine «inconscience» modernisatrice. «Les sociétés passées n'ont pas massivement altéré leur environnement par inadvertance, ni sans considérer, parfois avec effroi, les conséquences  de leurs décisions. La confiance n’allait pas de soi et il a fallu produire sur chaque point stratégique et conflictuel de la modernité, de l'ignorance et/ou de la connaissance désinhibitrice27.» Les  savoirs scientifiques et experts ne se contentent pas de dévoiler une  réalité qui les précède. Ils participent activement à la produire et  à déterminer les modalités d'action susceptibles de s’en dégager.  Il faut moins chercher alors à vérifier leur adéquation à une quelconque réalité préalable qu’à décrire le milieu qui les forme, qu’à  rendre visibles les évidences, les nécessités et les renoncements  qu’ils reconduisent, ainsi qu’à explorer les effets des descriptions  qu’ils réalisent.

Procéder de la sorte, c’est rouvrir la «boîte noire'1 de la production des savoirs experts et scientifiques2\*, mais c’est aussi prendre  (.parti dans la manière de considérer l’événement catastrophique.  Loin de ne le considérer que sous la seule perspective de son irruption spatialement et temporellement circonscrite, il semble opportun de l’envisager sous l'angle d’un processus toujours en cours29.  Le considérer ainsi, c’est tenter de mettre à jour l’accumulation  et la sédimentation de processus, de pratiques et de matières qui  ont conditionné son irruption ou, tout du moins, sans lesquels  elle n'aurait pu se produire. Ce point de vue vaut aussi bien pour la  catastrophe envisagée dans ses traductions expertes et administratives, que sous l’angle de sa « matérialité»: les transformations des  environnements, des socialités et des corps humains par l’industrialisation du territoire20.

Cette perspective nous invite à considérer la construction sur le  long terme des puissances catastrophiques propres à ce territoire -  la faculté ou la capacité de ce dernier à générer des brouillards mortels. Le brouillard en est l'indice, loin de n’être qu’un simple décor; la vallée (et la rivière qui la creuse), les reliefs qui s’y découpent, les sols et les sous-sols qui l’enrichissent, les vents qui s’y engouffrent,etc., sont des acteurs à part entière de cette histoire. Leurs puissances propres et les conséquences des transformations industrielles qu’ils subirent pendant plus d’un siècle furent activement négligées et minorées. Comment l’environnement ou les éléments  du territoire de cette portion de la vallée de la Meuse ont-ils favorisé ou conditionné la production des activités humaines, essentiellement industrielles, qui ont participé à la catastrophe? Quelles  transformations subirent-ils durant l’installation progressive de ces  nouvelles activités? Les éléments du territoire ainsi transformés,  quelles fonctions nouvelles leurs furent-elles affectées? Comment  la santé, le corps des hommes, furent-ils, eux aussi, altérés par ces transformations31 ?

Rouvrir l’enquête ici (produire cette histoire discursive et matérielle) consiste à ressaisir les éléments sur lesquels les conclusions  expertes s’appuient ou qu’elles convoquent - la consommation  massive de charbon, une appréhension moléculaire de l’atmos-  phère et des conséquences de son altération sur les corps, la prédis-  position de ces corps à en subir les effets, la longue histoire de la  production de phénomènes météorologiques d’origine industrielle  qui les précède. Mais plutôt que de les considérer dans l’évidence  de leur énonciation, il s’agit de les replonger dans l’histoire qui a  participé à leur production ainsi que de leur progressive naturali-  sation. En d'autres mots, plutôt que de saisir ces éléments comme  des ressources explicatives, il convient de les aborder comme des  choses à expliquer32. Les charbons de terre de la fin du XVIII siècle  n’ont en effet que peu de choses en commun avec «le charbon»,  matière première et source d'énergie, devenu au xixe siècle indispensable au fonctionnement de la vallée. Les airs multiples, hétérogènes et agissants de l’Ancien régime n’ont quant à eux pas j  grand-chose à voir avec l’atmosphère universelle (fond homogène et indifférencié aux proportions d’oxygène, d’azote et de dioxyde de S  carbone relativement stables) produite par l’élite savante au cours  de ce même xixe siècle33. Les relations qu’entretenaient, à la fin du  XVe siècle, les corps des artisans et de ceux vivant dans la vallée  avec leur environnement ainsi que les transformations réciproques  qu’elles impliquaient, sont bien différentes de celles qui se sont  établies progressivement au contact du nouveau monde indus-  triel. Comment ces transformations se sont-elles opérées? Quelles  mutations d’emblée discursives et matérielles y furent à l’œuvre?  Comment furent-elles décisives à la production de brouillards  toxiques et mortels? Il s’agit alors de rendre compte de l’historicité  des corps et des choses. Une historicité que les savoirs scientifiques  ont tendance à leur dénier. Comme nous l’enseigne bon nombre  d’approches en sciences humaines, il n’y a pas d’un côté la nature ou l'environnement et de l’autre la société, la culture ou les discours tenus sur la nature34. Tout s’emmêle et s’entrelace. Nature  et Société ne sont que deux termes provisoires, deux modalités de  rangement des êtres et des choses qui peuplent le monde.

Cet ouvrage se propose ainsi de replacer ce brouillard mortel de 1930 dans une histoire de près d’un siècle de pollutions, de  transformations du territoire et des corps, et de Leur contestation,  pour ainsi ne plus seulement l’appréhender comme un événement extraordinaire et aberrant, mais aussi, et peut-être avant tout,  comme l’apogée de processus ordinaires de plus longues durées.  Cette histoire se propose ainsi de lier, d’emmêler, autrement que  ne l’ont fait les experts de la catastrophe, les divers éléments qui  ont participé de sa production. Au lieu de les considérer indépendamment les uns des autres comme des entités autonomes ou individuelles, il s'agit de retisser un ensemble de relations qui les forment et les soutiennent.

Le brouillard condense. Il condense un amalgame d’êtres, de  pratiques et de discours qui ont permis et accompagné l’industrialisation de la vallée. Le brouillard est le produit d’un monde singulier, et c’est à la transformation de nombreux aspects du monde qui  le précède qu'il convient alors de se pencher pour saisir celui qui l’a  généré. Par là, il ne s’agit pas de composer un récit dote d’une plus  grande véracité que celui des experts et des récits qui lui font suite,  plutôt convient-il de proposer un récit plus dense, plus embarras-  sant aussi, un récit qui nous fasse sentir que nous n'en avons pas fini avec ce brouillard. Un récit qui invite à réactiver l'histoire, là où  (les récits experts tendent à la clôturer. Un récit susceptible de multiples réappropriations collectives et qui remettent sérieusement  en question les présupposés des enquêtes expertes et scientifiques  qui participent, par les modalités qui leur sont propres et sans toujours en mesurer les conséquences, à la transformation du monde  qui est le nôtre. À la question de savoir «comment affirmer qu’une  manière de raconter les évènements est meilleure ou plus digne  d’intérêt qu’une autre», l’anthropologue David Abram répond  l «qu’une histoire doit être jugée selon qu’elle réussit ou non à faire  sens33». Faire sens pour Abram, c’est apprendre à sentir autrement,  à nous rendre sensibles à ce à quoi nous ne l’étions pas auparavant.  L'air que nous respirons est charge de poussières et de gaz toxiques,  mais aussi d’histoires entremêlées et indémêlables et nous n’en  sentons que si peu. Puisse l’histoire qui suit nous apprendre à respirer autrement et à frayer les voies d’un monde plus respirable.